

XYZ. La revue de la nouvelle

L'ange

Patricia Rodriguez Saravia



Numéro 95, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2860ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rodriguez Saravia, P. (2008). L'ange. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (95), 73–78.

L'ange Patricia Rodriguez Saravia

J'ai toujours entendu dire que l'an 2000 marquera la fin du monde. Les sœurs de l'école l'annoncèrent tous les jours durant mes six années de primaire; tous les trois jours en troisième secondaire et au moins une fois par mois en préparatoire. Je supposai que l'intervalle était dû au fait qu'elles étaient fatiguées de le répéter et savaient que nous le savions déjà. J'aurai alors dix-neuf ans et je terminerai la préparatoire. Ce n'est pas stimulant de savoir que mes études ne serviront à rien. Selon les prédictions de ce Nostradamus, parce que je suis devenue une lectrice vorace de livres apocalyptiques, je ne pourrai pas m'inscrire à l'université. Que m'importe de savoir si la Anahuac est mieux que la Ibero, que m'importe si j'étudie pour devenir chef cuisinier ou si je m'inscris à la fac de philo. Je n'aurai pas le temps de graduer et encore moins d'exercer. J'ai oublié la carrière d'astronaute quand j'ai vu l'explosion de la navette spatiale au cap Canaveral. On a repassé tellement de fois la scène du lancement et de l'explosion, parfois au ralenti, que j'en ai fait des cauchemars pendant un bon moment. Dans cette navette voyageait une jeune femme qui saluait de la main ses parents, comme si elle était à bord d'un train. J'aurais aimé savoir si les membres de l'équipage avaient souffert durant l'explosion ou s'ils ne s'étaient rendu compte de rien. S'apercevra-t-on de quelque chose quand le monde s'arrêtera?

Je suis une fille postmoderne et je n'ai pas, comme ma mère, rêvé de devenir trapéziste ou ballerine de ballet aquatique. De nos jours, le cirque est partout, on le voit à toutes les intersections de la ville de Mexico, nous sommes habitués à marcher sur la corde raide. De même, cela m'importe peu de me marier vierge et d'avoir des enfants, ni d'acheter une maison avec une hypothèque de vingt ans, si on n'a pas le temps de la payer. Ceux de ma génération se moquent amèrement des idéaux de nos parents. Ça nous semble ridicule de prendre une assurance-vie, de trop payer pour les médicaments ou d'épargner pour la retraite. On veut vivre tout de suite, l'instant

présent. Dans notre vidéoclip, nous ne verrons pas les conséquences de nos actes. Une explosion atomique causée par erreur dans un laboratoire du Bangladesh, une épidémie de peste venant de la Namibie, un tremblement de terre, comme le prédisent les prophéties méso-américaines, ou une surdose généralisée de psychotropes viendra rapidement à bout de nous.

Aucune de mes amies n'a atteint ses quinze ans vierge. Les flammes de l'enfer et le fléau du sida ne nous effraient pas. Quoiqu'il ne soit pas facile de nos jours de rencontrer des hommes qui soient intéressés à faire l'amour aux femmes. Dans notre génération, les hommes aiment les hommes et les femmes aiment les femmes. Foucault et un dénommé Lyotard ont noirci des pages et des pages pour expliquer ce qui se passe à notre époque. Qu'ils théorisent, qu'ils philosophent, qu'ils remplissent le vide de leurs concepts inutiles. Les livres sont des fleurs fanées pour des gens fanés. Je les ai vus dans le bureau de ma mère. Elle soulignait des paragraphes entiers avec des crayons de couleur et ensuite elle me posait des questions captieuses qui me faisaient sentir comme un rat de laboratoire. Je m'échappais comme je pouvais en ma compagnie et je dansais seule des heures durant. En ces temps d'individualistes solitaires, nos corps se heurtent sans conséquences. Il y a toujours quelqu'un pour m'offrir un petit papier plié contenant une poudre blanche que j'accepte de bon gré; une fois que je l'ai inhalée, mes pieds deviennent légers comme ceux de Fred Astaire, un danseur maigrichon que j'ai vu à la télé dans les vieux films en noir et blanc. J'ignore les glaçons que lancent depuis les tables les ennuyeux et qui volent sur la piste de danse en quête d'un œil pour faire un borgne ou laisser au moins un bon bleu. Je suis téméraire comme un adolescent musulman qui cherchait des mines enfouies lors de la guerre du Golfe. Quand j'arrive au petit matin, mes parents font mine de dormir, ils se nourrissent des peurs que leur ont inoculées un certain Freud et ses acolytes. Ils ne savent pas si c'est correct de me reprendre: ils craignent de restreindre ma liberté. Ce sont de vieux hippies, de faux libérés, conscients qu'ils ont épuisé le monde de leurs enfants. Les dimanches, je reste avachie dans mon lit à écouter de la musique, à regarder des clips, à naviguer sur Internet.

Mes parents cognent à ma porte à l'heure de la bouffe, avec crainte, pour me demander si je préfère qu'ils commandent pizza, sushis, poulet rôti ou paella. Ils reviennent cogner quand le livreur arrive et nous mangeons tous les trois devant le téléviseur, comme une famille normale.

Pendant que nous mangeons, mes parents discutent à savoir s'ils doivent changer de marque de cellulaires, cogitent sur les nouveaux modèles ultralégers et les prix de quelques compagnies.

— Je vais sortir ce soir, dis-je.

— Encore ? demande ma mère.

— T'es sortie hier, renchérit mon père.

— Encore, dis-je en mastiquant ma pointe de pizza hawaïenne qu'ils commandent toujours parce qu'ils savent que c'est ma préférée.

— Écoute, Maria, dit ma mère, tu sais ce que tu as à faire.

— T'es assez grande, ajoute mon père, je te demande juste de faire attention, la ville est devenue très dangereuse.

— Et que voulez-vous que je fasse ?

— Que tu fasses attention, répond mon père.

— Comment ? je demande comme pour le mettre dans l'embarras.

— Apporte mon portable, dit ma mère. On doit vivre dans ce monde, faut s'y faire.

— Faut s'y faire, répète mon père en écho.

— Maria, n'oublie pas les condoms, dit ma mère.

— Ana ! s'exclame mon père.

— Tu ne dis rien, Joaquin, c'est mieux qu'elle les apporte.

Je suis sortie avec le paquet de condoms Paraiso que ma mère a glissé dans mon sac à main aux côtés du cellulaire et des clés de l'auto. Je ne sais pas si j'irai au Pesebre ou à l'Equivoque, deux spots *in* du centre-ville. Je me décide pour le Pesebre, à l'autre endroit on ne sait pas avec qui on danse. Mes amies disent que lorsqu'on voit une femme glamour on peut être sûr que c'est un travelo, ils sont plus féminins que les femmes, ce sont les derniers Mohicans de la mode. Une fois arrivée, je remets mon auto au voiturier et j'entre, bien décidée à m'amuser. Au Pesebre, les serveurs sont vêtus en

Romains, la décoration reproduit la Jérusalem des vieux films. Magdalena, une compagne de classe, me fait signe pour que je me joigne à son groupe. La soirée est jeune, mais tout le monde est avancé en drinks et autres stimulants. Je demande une tequila, le serveur me propose un petit papier de poudre pour quelques pesos de plus. J'accepte. L'euphorie m'amène au centre de la piste où personne ne danse. C'est l'heure nostalgique, on fait jouer la musique des Beatles. Magdalena dit que c'est pour les vieux. Moi, j'aime les paroles de leurs chansons. Quand elles disent : *If I fell in love with you, will you promise to be true*, elles sont involontairement drôles. À contre-jour, du fond de la salle, vient vers moi un homme, il marche avec légèreté, comme s'il flottait. Une queue de cheval noue sa chevelure longue et soyeuse, les hommes prennent un soin fou de leurs cheveux. De plus près, je vois qu'il est beau et fort. Il est vêtu d'une salopette de divers tissus délavés. Un t-shirt sans manches laisse voir des bras totalement couverts de tatouages extraordinaires. Il danse avec moi sans me toucher et les tatouages s'animent quand il bouge ses muscles au rythme de la musique. Je l'observe sous la lueur des projecteurs : des sandales de franciscain, les cous-de-pied tatoués de signes étranges, deux boucles d'oreilles en argent brillent à son lobe gauche, une seule, avec une pierre rouge, au droit ; aux poignets, il porte des bracelets de cuir noir, et au cou, une ficelle avec trois perles de couleurs variées.

— On danse ? me demande-t-il.

— Nous dansons, que je répons, moqueuse.

— Non, pas comme ça. Je veux que nous dansions comme on dansait dans le temps.

— En couple ?

— Oui. En se touchant.

— Quelle horreur !

Je place ma main gauche sur son épaule droite et il saisit ma main droite de sa main gauche.

— De quel ranch viens-tu ?

— Je viens de loin.

— Loin dans le temps ou dans l'espace ?

— Loin dans le temps et dans l'espace.

— J'aime tes tatouages, ils sont bizarres.

— Quelques-uns sont maoris, d'autres, hindous, j'ai aussi des aztèques.

— Où sont les aztèques ?

— Sur ma poitrine.

Il soulève son t-shirt pour les montrer.

Un calendrier aztèque prend le mamelon droit comme centre de gravité. Le délicat mamelon, couleur rose, est traversé d'un anneau d'or.

— Ça fait mal ? je lui demande en fronçant le nez.

— Un peu.

Je soulève mon coton ouaté pour lui montrer le tournesol que j'ai fait tatouer à mon nombril en cachette de mes parents.

— Moi, ça m'a fait mal, mais je pense me tatouer un moustique écrasé sur le genou, comme celui de Magdalena.

— Celui qui m'a fait mal, ç'a été la boucle du nombril. J'ai dû faire attention pour qu'il ne s'infecte pas, dit-il, plein d'orgueil, comme un pirate qui se vante de ses blessures de guerre.

— Tu me le montres, dis-je, curieuse.

— Pas devant tout le monde. De plus, je ne suis pas venu pour ça.

— D'abord, dis-moi comment tu t'appelles et ensuite ce qui t'amène ici.

— Je m'appelle Gabriel et je suis venu pour toi. T'as entendu parler de la fin du monde ?

— Es-tu le genre de fou pogné dans une de ces sectes ésotériques ?

Je l'ai relâché comme si son corps brûlait.

— Je ne suis pas un de ces fous. Je suis venu te dire que tu es enceinte.

— Moi ? Ma mère t'a envoyé pour me faire rager. Je ne suis pas enceinte parce que mon partenaire utilise toujours un condom. Si tu ne venais pas d'un ranch, tu saurais que tous en utilisent depuis que les singes du Zaïre ont fait l'amour avec des hommes pour leur transmettre le virus du sida.

— Tu n'en as pas utilisé la dernière fois.

— Avec mon amie Carla ? Figure-toi qu'entre femmes on ne devient pas enceintes, même si pour le clonage on n'a besoin que de tissus féminins.

— Réfléchis, Maria, c'était quand la dernière fois ?

— Ne viens pas me dire que tu rends enceintes les femmes en dansant. Ni que tu es d'une autre planète.

— Ce matin, as-tu ouvert la fenêtre de ta chambre ?

— Es-tu voyant ?

— Une colombe est entrée et s'est posée sur ton épaule.

— Tu vas me dire que tu es l'Esprit saint.

— C'est ça. Je suis venu te dire que tu vas enfanter de l'unique qui puisse nous sauver de la fin du monde.

— Des Maria, il y en a beaucoup, tu t'es peut-être trompé. Dans ce pays, il y en a autant que des Guadalupe. Je ne veux pas être mère, ce que tu m'annonces est pour moi l'équivalent de la fin du monde. De plus, si le monde ne s'achève pas, mes parents vont m'obliger à terminer mes études, ils vont vouloir que je me marie, que j'aie des enfants et que je les emmène leur rendre visite tous les dimanches.

La piste se remplit, les corps s'agitent au son de la musique techno, l'heure nostalgique est terminée. Magdalena s'approche pour que je lui présente mon nouvel ami. Je bouge frénétiquement au rythme des tambours.

— Fais attention à toi, dit Gabriel avant de s'échapper du bras de Magdalena.

— Tu t'es trahi, c'est la phrase préférée de mes parents, que je crie pour qu'il m'entende au milieu du bruit infernal de la musique. Je vais danser comme une folle pour avorter et si je n'y réussis pas, demain je me promène en moto sur la voie ferrée. Où est ce putain de waiter ? dis-je tout en le cherchant de tous côtés. Ce con m'a refilé du stock qui fait délirer.

Traduit de l'espagnol (Mexique) par André Charland